

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 51

Artikel: Un souvenir de Pierre Dupont. - Une légende sur le poète Gilbert
Autor: Dupont, Pierre / Gilbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un souvenir de Pierre Dupont. — Une légende sur le poète Gilbert.

Les *Annales politiques et littéraires* annoncent qu'il est question de créer à Lyon une « Société Pierre Dupont », en vue de publier une nouvelle édition des œuvres du célèbre chansonnier, de les faire revivre et remplacer les inepties qui se débitent actuellement dans les concerts populaires.

A ce propos, on rappelle les débuts de Pierre Dupont, et notamment sa première entrevue avec Victor Hugo, qui inspira à Pierre Dupont les vers les plus ravissants qui soient jamais sortis de sa plume. L'anecdote est bien connue, c'est vrai, mais on la relit toujours avec un nouveau plaisir. Elle nous montre d'ailleurs à quoi tient la gloire et comment un simple incident a fait celle de Pierre Dupont.

En arrivant à Paris, riche de son bagage poétique, mais tout à fait inconnu, le chanteur des paysans, le peintre de la nature, dont la muse devait plus tard devenir si populaire, caressait surtout un rêve, celui de connaître Victor Hugo.

Mais, par qui se faire présenter ? Il n'avait aucune relation à Paris. Un matin, Pierre Dupont prend son courage à deux mains et se dirige vers la Place Royale, où habitait le grand poète.

Il fait passer sa carte, mais comme son nom est ignoré du maître, le domestique revient lui dire que Victor Hugo n'est pas visible.

Le pauvre poète, tout attristé, s'en va lentement, songeur, quand, soudain, il se frappe le front, tire un crayon et trace quelques lignes sur son calepin.

Il revient ensuite sonner à la demeure de l'illustre écrivain, et lui fait passer le billet suivant :

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A la vitre, battre de l'aile,
Demander place à ton foyer,

Si tu voyais une anémone
Languissante et près de mourir,
Te demander comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir,

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau :
Que ne suis-je, pauvre poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau !

Immédiatement, Pierre Dupont fut reçu par Victor Hugo, qui lui fit l'accueil le plus flatteur et le prit sous sa protection. Deux ans plus tard, Pierre Dupont était célèbre et écrivait au grand poète :

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis l'anémone a fleuri ;
L'hirondelle a vu ta croisée
Offrir à son asile un abri.

L'amitié du maître, et la gloire acquise, ajoute le journal susmentionné, n'empêchèrent pas, d'ailleurs, le chansonnier de mourir pauvre comme il avait vécu.

GILBERT. — L'état de misère dans lequel

Pierre Dupont a terminé sa carrière nous remet en mémoire la légende si bien accréditée des souffrances de Gilbert, le poète qu'on nous a toujours représenté mourant à l'hôpital, sous les étreintes d'un mal engendré par la misère et le désespoir. Aussi avions-nous toujours présents à la mémoire ces fameux vers que nous nous figurions jetés, en une sorte de chant du cygne, par le poète à l'agonie :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs !
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Et ce fut Béranger lui-même, le sensible chansonnier, qui lui dédia, croyons-nous, de douces strophes finissant par ce cri d'angoisse :

Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Tous ces souvenirs, nous dit le *XIX^e Siècle*, finissant par faire une légende, ont inspiré à certaines bonnes âmes l'idée de voir élever à Gilbert une statue. Ils y ont réussi. Mais, hélas, par contre-coup, cela a conduit à des recherches et à une découverte décevante pour plusieurs. Voici ce qu'on a trouvé :

Gilbert n'est pas mort à l'hôpital, Gilbert n'est pas mort de misère et de désespoir.

On a pu d'abord faire le compte des revenus que touchait Gilbert : 800 livres de pension sur la cassette du roi, 600 sur celles de Mesdames, 100 écus au *Mercur de France* et 500 livres à l'archevêché. Au total 2,200 livres, valant à peu près 5,000 francs de rente actuellement.

Quant aux circonstances de sa mort, voici ce que nous en révèle l'implacable chronique :

C'est au cours d'une promenade à cheval au Bois de Vincennes (qui était le rendez-vous élégant des *sportsmen* d'alors) qu'il fit une chute si malheureuse qu'il se fendit le crâne. On le rapporta à Charenton et, de là, il fut dirigé sur l'Hôtel-Dieu de Paris, où Dessault lui fit l'opération du trépan. On crut Gilbert sauvé et il rentra dans son appartement de la rue Jussienne, à la fin d'octobre 1780. Mais le mieux n'était qu'apparent et Gilbert mourut (probablement d'une méningite), le 12 novembre suivant. Il avait eu le temps de faire son testament, où l'on relève entre autres legs, une somme de 200 livres à un jeune soldat nommé Bernadotte, futur grand-père du roi de Suède Oscar II.

Encore une illusion qui s'envole.

Une guérison

Il y avait de longues semaines que le petit Marc ne mangeait plus, ne dormait plus, ne riait plus.

La nuit, il se retournait cent fois dans son lit, cherchant en vain une place fraîche pour éteindre la fièvre qui le brûlait. Le jour, il restait obstinément tourné vers le coin le plus sombre de la pièce, suppliant « qu'on le laissât tranquille, mon Dieu ! qu'on le laissât tranquille. »

Il ne demandait que cela : la paix. Les distractions les plus raffinées, les mets les plus choisis ne trouvaient pas grâce devant ses yeux.

— Je suis si fatigué, gémissait-il d'un ton qui aurait attendri les pierres, est-ce qu'on ne pourrait pas me laisser tranquille ?

Et on cessait de le tourmenter, par pitié pour sa pauvre petite voix cassée, ses gestes las, le pli que la souffrance avait creusé sur son jeune front.

Tout cela venait d'une mauvaise coqueluche qu'il avait prise au bord de la mer, et qui ne voulait plus le quitter. C'était un bel enfant, robuste et sain ; il s'était longtemps défendu contre le mal, mais le mal avait été le plus fort ; et le petit, résigné à la défaite, se laissait désormais aller, demandant seulement qu'on lui épargnât les soins et une sollicitude qui le fatiguaient sans le soulager.

Le médecin, anxieusement interrogé chaque jour, ne se prononçait pas catégoriquement.

— Que voulez-vous que je dise ? répondait-il avec un doute de mauvais aloi, la maladie est autant dire vaincue, mais la lutte a épuisé notre petit malade ; et ce qui me tourmente, c'est sa faiblesse toujours croissante. Il faudrait à tout prix secouer sa torpeur, il faudrait l'alimenter surtout.

Hélas ! toutes les tentatives échouaient devant la résistance muette du petit Marc.

La veille de Noël, ce jour béni des enfants heureux, il avait semblé à ses parents plus abattu qu'à l'ordinaire. Le père était sorti, courant les magasins de jouets et les boutiques de victuailles, mieux achalandées à cette époque qu'à aucune autre. Chaque fois qu'il croyait avoir réussi, il expédiait ses emplettes.

— Allez vite, disait-il, avec un généreux pourboire destiné à donner des jambes aux commissionnaires.

A tout instant, la sonnette du riche hôtel retentissait, et la mère cherchait les paroles les plus encourageantes pour présenter à son chéri les envois de « papa ».

Mais Marc suppliait toujours, d'une petite voix pleurante, qu'on le laissât tranquille, qu'il ne voulait rien, qu'il était trop fatigué.

A la fin, en proie au plus sombre découragement, la mère s'enfuit à son tour, abandonnant cette chaise-longue, où son amour maternel était impuissant.

Une idée lui était venue. Se rendre dans un de ces quartiers pauvres tout grouillants de marmaille, et y semer, au hasard, un peu de bien-être et de joie.

Les poches pleines d'or, de cet or qu'elle méprisait puisqu'il ne pouvait lui conserver son enfant, elle allait, par les rues étroites, achetant aux uns des vêtements chauds, aux autres une nourriture substantielle, des friandises, des jouets, disant à tous avec une ferveur implorante : « Priez l'enfant Jésus qu'il guérisse mon fils. »

Parmi ceux qui recevaient ces dons inattendus, beaucoup ne savaient plus prier, ne l'avaient jamais su peut-être, mais la reconnaissance et la pitié montaient de leur cœur comme la plus ardente des supplications et retombait en une onnée bénie sur la tête du petit Marc.

La mère donnait sans compter, et si largement, que sa provision d'or fut bientôt épuisée.

Comme elle explorait ses poches, étonnée de n'y plus rien trouver, un enfant était devant elle, un bel enfant de l'âge du sien à peu près.

— Alors, madame, vous ne donnez plus de joujoux ? demanda-t-il, avec l'aplomb des tout petits, pour qui les différences sociales n'existent pas.

— Je n'ai plus d'argent, répondit la jeune femme avec regret. Il y avait quelque chose qui te faisait envie ?

— Oui, un petit âne.

— Un âne de dix-neuf sous, reprit vivement la mère de l'enfant pauvre ; pensez, madame, ce n'est pas pour notre bourse.

Mon Dieu ! il y avait par le monde des mioches